

**THÉÂTRE D'AUTOMNE**

VENDREDI 21 SEPTEMBRE 2018

LibéLe 14 septembre, lors d'une répétition de la pièce *Infidèles* tirée d'un scénario de Bergman par le collectif Tg STAN et la compagnie De Roovers. PHOTO CYRIL ZANNETTACCI POUR LIBERATION

La rentrée théâtrale est rythmée par plusieurs adaptations de l'œuvre du réalisateur suédois, dont celles du collectif flamand Tg STAN. «Liberation» se penche aussi sur «la Nuit des rois» par Thomas Ostermeier et «Sambasô» de Hiroshi Sugimoto.

Bergman, la scène refait le film



THÉÂTRE D'AUTOMNE



Infidèles du collectif Tg STAN et de la compagnie De Roovers. Dans le scénario dont la pièce est tirée, le nom de Bergman est associé à un personnage de dramaturge cherchant à

La façon dont le cinéaste suédois joue sur la frontière entre fiction et réalité, acteurs et personnages, ne pouvait qu'attirer les metteurs en scène de théâtre. Les collectifs belges Tg STAN et De Roovers ainsi que Julie Deliquet, avec la troupe de la Comédie-Française, ont plongé.

Dans le puits sans fond bergmanien



définir une héroïne. PHOTO STEF STESEL

Par
GUILLAUME TION

Après le printemps Claude Debussy, voici l'automne Ingmar Bergman. Le dramaturge et cinéaste suédois bénéficie pour le centenaire de sa naissance d'une inflammation d'hommages. L'amateur ne les trouvera pas sur les plateformes de téléchargement, des tréfonds desquels son œuvre est quasi absente, mais au cinéma – où une dizaine de ses films ressortent – et, surtout, au théâtre. Du Bergman, oui, mais scénique. La vogue de présenter sur des planches ce qui était filmé sur des plateaux n'est pas neuve (lire *Liberation* du 28 octobre 2016) mais elle revêt, concernant Bergman, un sens particulier tant son travail s'interroge sur le sens et la nature de la représentation. Comment aborder un auteur à l'œuvre aussi enchevêtrée ? « Avec Bergman, c'est simple : on plonge dans un puits sans fond », entend-on. Alors plongeons.

Dans le cadre du Festival d'automne, le collectif flamand Tg STAN propose deux œuvres de l'homme de Fårö : *Après la répétition* et *Infidèle*. Cette dernière, écrite par Bergman sous la forme d'un scénario en 1997, a ensuite été réalisée par une de ses actrices et ex-compagnes, Liv Ullmann. Bergman n'y joue pas mais son nom est associé à un personnage de dramaturge cherchant à définir une héroïne. Sur la scène du Théâtre Bastille, c'est ce à quoi le spectateur assiste dès l'ouverture d'*Infidèles* – car Tg STAN et la compagnie De Roovers, avec laquelle le collectif a collaboré, ont rajouté un *sau titre*. Au milieu de meublants discrets (lit, canapé, pupitre) qui serviront à habiller certaines scènes, les comédiens s'adonnent d'abord à la construction d'un personnage, celui de Marianne (interprétée par Ruth Becquart). Quel est son caractère ? Quelles sont ses origines ? Ils construisent ensuite un environnement. Un mari. Un ami. Puis un désir. Pour l'ami. Un inceste. Et entament alors, portés par les caractères de ces protagonistes qui n'existaient pas il y a un instant, une chute vertigineuse jusqu'à un point qui découragerait de s'unir à quiconque. Cela s'appelle un divorce, une rupture, un effondrement radical des sentiments dont Bergman trie les débris au scalpel. « Il a vraiment le talent de comprendre parfaitement la nature humaine et traduire cette connaissance en dialogues », sourit Franck Vercryussen (l'amant).

« Cruels », Bergman lui-même ne l'écrit pas différemment dans son autobiographie, *Laterna Magica* : « J'ai le don de me représenter la plupart des situations existant dans la vie, je branche mon intuition, mon imagination et les sentiments justes affluent, ça se colore, ça s'approfondit. » Chez lui, la recherche du bonheur insouciant ne dure jamais très longtemps, à l'inverse des blessures que cette recherche engendre. « Je suis toujours impressionné par la façon dont Bergman combine légèreté, cruauté et autodérision. Il traite de sujets cruels. Nous sommes cruels. Et en même temps, on se marre », note Vercryussen, qui compare l'auteur à Büchner ou Tchekhov et qui, avec Tg STAN, a déjà monté une *Scène de la vie conjugale* en 2013.

Manier les extrêmes, Bergman fait aussi cela très bien au naturel. Il se révèle sympathique – « Dans tous les théâtres où j'ai travaillé un peu longtemps, j'ai eu droit à des cabinets personnels. Ils sont à n'en pas douter mon apport le plus durable à l'histoire du théâtre. » Mais aussi assassin – « La belle et géniale actrice a perdu la mémoire et ses dents et elle est morte à 50 ans dans un hôpital psychiatrique. Voilà ce que ça lui a rapporté de vivre sans contraintes. » Il étale ses haines mais aussi ses faiblesses avec un jusqu'au-boutisme analytique dont il use aussi dans ses films. Une vie de sentiments à vif, balisée par des crises d'angoisse, d'insomnie et des problèmes de santé chroniques. « Bergman est fascinant parce que sa personnalité est contradictoire, complexe, mais aussi sans fard », analyse le comédien flamand. L'auteur a la monomanie de l'infidélité : dès qu'il est en couple, il abandonne femme et enfants et s'enfuit avec sa maîtresse, qu'il délaisse quelque temps plus tard pour recommencer le processus avec une autre. Il pourrait rester célibataire et multiplier les conquêtes, mais il cède toujours à la possibilité de vie partagée dans le cadre du mariage (à cinq reprises), qu'il sait d'expérience se terminer par un échec. Les moments insoucians des débuts d'histoire semblent l'aveugler.

Il en va de même avec ses protagonistes, dont le parcours d'infidélité au théâtre Bastille est a priori calqué sur la propre vie de Bergman – une fuite adultère à Paris, en 1951, avec Gun, une journaliste qui deviendra sa femme. « C'est la difficulté : si vous voulez la vérité, ne



Le film *Infidèle* réalisé par Liv Ullmann. PHOTO CLASSIC / NORDISK FILM & TFOND

demandez pas à Bergman ! ai-je lu quelque part. Son autobiographie est peut-être plus fictive que ses scénarios », explique Franck Vercryussen. De fait, comédiens et metteurs en scène qui s'emparent de son œuvre ne savent jamais vraiment dans quel monde ils s'aventurent. Marianne, l'héroïne d'*Infidèles*, est elle un personnage original, un avatar de Paula dans *Scènes de la vie conjugale* (dont l'héroïne s'appelle Marianne) ou la transposition fictive de Gun – et si oui jusqu'à quel point ? Quant à la scène affreuse entre le mari trompé (Robby Cleiren) et sa fille (Jolente De Keersmaeker), a-t-elle vraiment existé ? Et pourquoi l'amant force-t-il Marianne à lui expliquer en détail un épisode crucial de l'histoire alors que dans son autobiographie, Bergman avoue lui-même ne rien savoir ? Approcher Bergman, c'est aussi se retrouver devant une forêt hypertextuelle débouchant sur un dédale de souterrains sans issue. Se perdre entre sa bio et ses pièces se révèle aussi plaisant que frustrant.

« En tant qu'acteurs, Bergman nous nourrit parce que les œuvres sont complexes, que chaque personnage suscite de multiples voies interprétatives », poursuit Vercryussen. Durant le travail de répétition, le collectif se retrouve autour d'une table et discute des intentions, en comparant différentes traductions. Jolente de Keersmaeker : « Cela peut dérailler très vite ! Si l'on n'y prend pas garde, on peut perdre le spectateur, ou alors la pièce peut redevenir une histoire toute simple. Il faut être vigilants car nous sommes dans des registres d'émotions extrêmement fins. » Dont, sur scène, le collectif se sort à merveille, notamment grâce à la subtilité de leur jeu d'adresse : on ne sait fréquemment pas s'ils parlent aux spectateurs, aux autres comédiens, aux personnages joués par les comédiens ou à tous en même temps. Ce réseau d'apostrophes croisées rend les Tg STAN bergmaniens par nature.

Antre. Monter Bergman, « c'est s'interroger sur la nature des protagonistes, mais aussi sur sa propre place », analyse Julie Deliquet, qui mettra en scène un *Fanny et Alexandre* à la Comédie-Française en février prochain. Pour la metteuse en scène, la problématique du rideau est toujours soulevée : de quel côté se trouve-t-on ? Dans ce roman testamentaire de Bergman, devenu série télévisée transformée en film, les parents des deux enfants sont comédiens. Deliquet accroche son travail à cette aspérité : « Cela m'a donné envie de montrer ce qu'est une troupe comme celle du Français. » Mais aussi son antre, non pas le Théâtre dramatique royal de Stockholm jadis dirigé par Bergman, mais la salle Richelieu à Paris : « Tout est griffé ici. On dirait qu'il y a eu des lions en cage. Je veux mettre la scène à

nu avec des gens qu'on ne devrait pas voir. Que fait une troupe quand on ne la voit pas ? » C'est son rapport avec la tribu théâtrale que Deliquet met en avant : son *Fanny et Alexandre* se déroule à l'issue d'une représentation à laquelle les comédiens ont participé. « Ils porteront des costumes, mais on ne sait pas si ce sont ceux de la pièce qu'ils viennent de jouer ou si, comme dans *Fanny et Alexandre*, nous sommes au début du siècle dernier. » Deliquet fait donc elle aussi du Bergman : « Je me reconnais dans *Fanny et Alexandre*. Mais d'un autre endroit. » Celui placé à l'envers. ◀

TG STAN INFIDÈLES (avec DE ROOVERS) jusqu'au 28 septembre, et **APRÈS LA RÉPÉTITION** du 25 octobre au 14 novembre, théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'automne à Paris. Rens. : <https://www.festival-automne.com/>

FANNY ET ALEXANDRE ms Julie Deliquet, à partir du 9 février à la Comédie-Française.